

Car le cœur de l'homme est double

Le Cahier parisien de Claude Vigée

- 14 - Tout n'est que paradoxe, dans ce monde comme dans l'autre. Si, une fois trépassées, tant de silhouettes familières, tant de vieilles connaissances jadis croisées dans le cours de la vie, nous manquent tout à coup, c'est à force de ne pas nous manquer, – comme avant déjà.

Relu de près, le texte hébreu de l'*Ecclésiaste* ne nous apprend pas qu'il est un temps fixe, une époque pour toute chose, comme l'affirment les traductions courantes. Plutôt que *le temps* dans sa généralité abstraite (*Zemane*), il est pour chacun de nous *un moment* de rire (*Eth*), *un moment* de pleurer, *un moment* de vivre, *un moment* de mourir, auquel nul individu n'échappe dans sa singularité absolue. Ainsi, grâce à Dieu, nous demeurons toujours réduits au plus intime de nous-mêmes, fût-ce en chutant dans le néant.

Pour qui veut se livrer à un *pilpoul* macabre, le fondement de l'ontologie ne serait-il pas tout simplement l'oncologie ? Ainsi, on passe vite du *tav* au *kav*. De ce dernier, les parois des hôpitaux modernes sont pleines, comme de l'écriture tracée par la main de feu sur les murs de Babylone.

« Les hommes ont toujours assez de religion pour se haïr, et pas assez de religion pour s'aimer. » (Jonathan Swift)

Ah, comme elles sont dures, les infirmités de la vieillesse ! – Ainsi, me faire incinérer à mon âge canonique est devenu chose impossible : je ne

supporte plus la chaleur. Et encore moins celle d'un four crématoire parisien. Au moins, enfoui sous trois mètres de terre glaise, de sable et de gravier fin, on reste bien au frais, quels que soient les changements de saison et le degré des intempéries. A tout âge, sachons accepter de bon cœur nos limites humaines.

Certains chimpanzés vus à la télé sur la chaîne culturelle Arte ont eux aussi de beaux visages d'enfants.

A propos de la natalité légendaire des voisins si prolifiques de l'Etat d'Israël, j'ai dit un jour à mon vieil ami Serge D. : « They will outfuck us all, – unless we two learn how to grow and multiply without end, like the stars in heaven on the face of the Holy Land ! »

Pour la plupart d'entre nous, la vie a seulement le sens qu'on ne lui donne pas.

Quand il n'y aura plus trace de vie en nous, comme cela nous simplifiera l'existence, – à nous-mêmes d'abord, aux autres ensuite !

Non, cher Monsieur, je ne positive jamais. Il suffit que j'espérive.

« Vive les nouveaux mariés ! » chanta le grand Mozart, et il ajouta : « Carla, Cozy fan tutte. »

Soyons larges d'esprit avec les enfants perdus de la Muse : oui, tout est poésie en ce monde, sauf ce qui ne l'est pas.

« Qu'est-ce qu'on bon médecin ? C'est un

charlatan qui s'ignore, ou fait semblant ! » affirmait lucidement mon beau-père sur son lit d'agonisant. J'ai constaté une nouvelle fois la véracité de ce propos trente-huit ans plus tard, au cours de la maladie mortelle d'Evy.

En hébreu, le mot *Adam* et le mot *quoi* ont la même valeur numérique : 45. Le nom de l'être humain se confond avec une question posée sur sa nature même. Adam, c'est quoi ?... Rien de net, rien de très propre, comme chacun le sait depuis son enfance. Si l'on soustrait à notre Adam l'initiale Aleph (l'unité divine), il ne reste de lui que le *Dam*, le sang rouge comme la terre glaise dont il fut tiré.

Bêtise et méchanceté alliées sont les mamelles nourricières du malheur humain. Faut-il ajouter les racines caïniques de la nature d'Adam elle-même ? « Vaste problème ! » comme disait gaiement le grand Charles à ses moments perdus.

Mai-juin 2008

Les rêves au cours desquels je revois quelquefois Evy jeune, vive, presque rayonnante dans la pénombre, mais étrangement silencieuse, lointaine désormais, ne sont peut-être que les consolations tardives – sinon mensongères –, de l'*onirosophie* inconsciente. Ce sont des pseudo-rencontres déjà faites hors contexte, vécues sans histoire à deux, ni vrais souvenirs. Mais je la vois tout de même un instant, et je m'en réjouis au milieu de mon grand désarroi, comme d'une belle, soudaine, et merveilleuse surprise qui demeure sans lendemain. Car telle est la loi qui régit l'amour de loin, celui qui sépare et qui joint les vivants et les morts dans le temps émietté d'ici-bas.

10 juillet 2008

Peines, passions, peurs ou joies, pulsions pourpres du désir, les choses de la vie sont trop graves pour qu'on ose un instant ne pas tenter d'en rire. Mais on y réussit rarement ; par hasard, peut-être ?

Comme celle d'Evy, ma vie n'a été qu'un court épisode : mais de quoi, au juste ? D'un lambeau du conte bleu pour enfants rêvé entre l'Aleph d'avant et l'Aleph d'après le temps chaotique que nous avons si bien passé tous les deux à vivre ensemble ? Voilà qui est vite dit. Jouissance et agonie vécues dans la chair vive ne sont pas seulement les fruits d'un rêve, fût-il brûlant et sans fin. Il y a une dignité en soi, une évidence irréfragable dans notre être-là mortel, une heure sur la terre. Après quoi on peut dire zut ! Cela n'y changera plus rien, Messieurs les rieurs : pour nous comme pour autrui, nous étions bien là.

Mourir, quelle grosse perte *du* temps !
Dommage pour les dépenses engagées à la conception...

Cueilli tôt ce matin, sur une radio libre périphérique, une expression savoureuse, lancée par un auditeur furieux pour dénoncer la mauvaise langue du journaliste de service : « Cesse donc de becquemerder tout au long de la journée ! »

7-25 juillet 2008

Avec la vie, ses guerres, ses maladies, son effroi permanent, la mort sans merci toujours à l'affût est une bien mauvaise habitude des créatures terrestres. Sur ce chapitre délicat, les anges et les démons sont plus malins que nous.

Méfions-nous des philosophes à la pensée éthérée, et des hommes pieux pleins d'un zèle vengeur, qui sur le mode de Platon font profession d'« aimer la mort ». Même s'ils ne font que semblant, pour leurs disciples, le résultat sera le même : une hécatombe au nom du bien.

28-29 juillet 2008

« Malheureusement, soupire le lubrique patriarche Cham – le cadet trop curieux du bon Noé –, fornicquer ne devient intéressant qu'à deux, – au minimum !

La *Mischna* est d'avis que si plus de dix hommes s'assemblent pour s'occuper d'autre chose que de doctement commenter la Torah, ce ne peut être que pour dire et faire du mal. Nos sages savaient de quoi ils parlaient ! Que penseraient-ils des matches de foot et des Jeux olympiques ? « *Nix wie Goiëm – na 'bèss !* » ; ce sont là « les réjouissances des nations »... Vivement le Déluge !

8 août 2008

Tous les procès sont iniques aux yeux de ceux qui les perdent.

Mourir est une affaire privée, et même privée de tout... Comme prier, peut-être. Ou chier. Ah, ces rimes riches, comment leur résister ? Poésie d'abord...

11 août 2008

L'attente désirante encore vide de formes, la pure absence sans visage, est la manifestation invisible de l'Aleph dans notre temps charnel qu'il suscite pour s'y figurer, tout en le dépassant. Mais le

premier visage qu'il accroche ainsi dans l'espace extérieur porte sur soi son *aura* quasiment divine. Cette lumière brûlée dans la chair, insinuée entre absence et présence, c'est la douce blessure de l'amour exilé en ce monde : extase d'apparaître l'un à l'autre dans l'éclair d'une rencontre, et déjà la douleur morne de passer.

12 août 2008

A mes yeux la poésie, comme la vie saisie au vol parmi les mots et les choses de chaque jour dont elle a surgi, est une métaphore fragile, mais combien précieuse, de l'indicible qui s'y manifeste un instant en se jouant du temps, pour s'y soustraire et disparaître une fois de plus dans l'absence. J'ai chuchoté ces confidences à l'oreille d'Adrien le 26 mai dernier, dans son jardin printanier en fleur, entre sureau et cerisier, où déjà bourgeonnaient les fruits verts bien serrés l'un contre l'autre, à cette heure trouble de l'après-midi, quand s'annonce déjà le crépuscule léger, dans l'attente inquiète de la nuit. C'était ma dernière rencontre avec Adrien : nous devinions, nous savions déjà, sans oser nous l'avouer, que nous ne nous reverrions jamais en Alsace ni ailleurs en ce monde fait de nos rêves qui passent.

La mort, la vie, la poésie s'offrent à chaque cueilleur distrait comme une seule brassée de fleurs dans le jardin d'Eden de nos songes. En elles s'enfuit un souffle unique, joie et souffrance mêlées, où s'accomplit *une heure sur la terre* notre incarnation humaine. Et nous voici déjà en route, partis, chacun pour soi, vers l'indicible auquel nous aspirons, tout en demeurant sans défense. Etrange contradiction de notre âme, déchirée entre la durée mortelle des années – parfois si lumineuses –, et cette nuit sans fond où germera peut-être au réveil un jour de repos sans fin, dans la joie des retrouvailles impensables.

29 juillet – 5 août 2008

« Que chacun patauge dans sa propre merde ! » vient de proclamer peu diplomatiquement la chancelière d'Allemagne Angela Merkel, avant de changer d'avis le surlendemain même. En condamnant à la faillite les financiers aveugles et insouciantes qui dirigeaient la banque d'affaires *Lehman Brothers*, le secrétaire au Trésor américain a ouvert sans nulle précaution la boîte de Merd'or de la haute finance mondiale, de Hong-Kong jusqu'en Islande. C'est – piètre consolation –, la revanche de la poésie brute en fureur sur la morne prose quotidienne, un exemple quasi-shakespearien de la justice poétique à l'œuvre dans le monde sinistre d'aujourd'hui.

*

L'esprit ouvert du Grand Pardon ne devrait se fixer nulle frontière. Ainsi, pour étoffer quelque peu la liste trop maigre des saints du jour, ne serait-il pas urgent d'engager enfin la procédure de canonisation de Ponce-Pilate, ce juste aux vertus héroïques cruellement méconnues jusqu'ici comme chacun sait ? Qu'en eût pensé le pieux Pie XII ?

(9 octobre 2008, à la fin de Yom Kippour)

Passé mes quatre-vingt-huit ans, les gens autour de moi semblent tous devenir trop vieux. Il serait donc grand temps de se faire de nouveaux amis parmi les puînés, pour pallier l'ennui qui monte de ces bandes de vieux qui boitent, qui bêlent et qui chevrotent, à la ronde. Voilà de solides résolutions à prendre, en cette aube de l'année 5769 depuis la création du monde. Un monde claudiquant lui aussi, en chute libre depuis toujours vers son commencement, qui n'est nulle part.

A peine le long jeûne d'expiation des péchés rompu, nous enseigne le sage roi Salomon dans ses *Proverbes*, « le chien revient avec obstination à son vomissement ». Et qui d'entre nous songerait à l'en dissuader ? Ce serait

peine perdue, hélas, après tant de millénaires gâchés. Pour le chien de Salomon comme pour les autres, la table du festin est toujours mise. Déjà le monde entier sort griffes et dents ; l'abattoir se mue sous nos yeux en une salle des fêtes immense. Honni soit qui mal y danse !

Ainsi parle le mauvais esprit.

(8-10 octobre 2008)

Comment caractériser en deux mots les responsables financiers aussi rapaces qu'incompétents de la grande crise économique en cours ? A la fois *cupides* et *stupides*, tels m'apparaissent les héros de cette triste déconfiture à l'échelle du monde entier. La rime est trop riche, trop belle, pour ne pas s'appliquer parfaitement aux génies de la nullité absolue qui sont à la tête des principales banques internationales, et continueront – si on les laisse faire comme devant, à nous mener droit dans le mur pour le profit de quelques-uns, aux dépens de tous les autres. Seule la poésie nous permettra de voir un peu plus loin que le bout de leur nez, à supposer qu'ils aient du nez. Mais ont-ils donc jamais possédé un véritable nez pour flairer les catastrophes à venir ? A la place d'un nez, juste deux trous d'aération bouchés, creusés sous le crâne vide qui leur tient lieu de cervelle, car la bêtise est encore pire que l'avidité ; elle empêche le crétin au pouvoir de savoir ce qu'il fait et d'en prévoir les conséquences. Ainsi furent semées les graines dont ont germé Staline et Hitler. Résultat : soixante-dix millions de morts. Les crises de 1917, 1923, 1929 ont fixé le destin de la génération de nos pères, un sort suivi de près par le nôtre. Y échapperons-nous de justesse cette fois-ci, nous et ceux à qui nous avons transmis imprudemment la vie ?

(14 octobre)

Pour devenir un être humain il ne suffit pas de savoir se réjouir féroce­ment du malheur des autres. Il faut aussi pouvoir se réjouir de leur bonheur sans arrière-pensées malignes. Cette mutation du cœur de Caïn a toujours été rare et l'espèce en diminue de jour en jour. L'humain est passé de mode depuis longtemps. L'Ecclésiaste avait raison : Rien de nouveau sous le soleil de Satan.

Maintenant qu'Evy s'est quittée, il y aura bientôt deux ans, et qu'elle m'a laissé errer de mon côté, sans elle, moi aussi, je commence doucement à comprendre que j'ai reçu d'elle, notre vie durant, trois présents capitaux marqués par l'empreinte de notre destin terrestre, trois signes de présence décisifs qui relèvent à la fois de l'ordre le plus intime et du domaine de la séparation absolue : celui qui s'ouvre pour chacun sur la sainteté originelle cachée au plus secret de son être.

Quand j'avais deux ans et quelques mois, j'ai d'abord reçu d'elle, en me penchant vers son berceau sur le bras de mon grand-père Léopold, son petit cri d'enfant à peine venue au monde, à l'instant où elle a été nommée Evelynne-Sarah et promenée sur les épaules des hommes de notre famille selon le rite des Juifs d'Alsace : *hoolegrasch*, qui vient peut-être de l'ancien français « haut-la-crèche ».

Ensuite, parvenus ensemble à notre jeune et joyeuse maturité, Evy m'a donné en partage le long cri sauvage de sa jouissance, le chant de joie pur, irréprensible dans lequel elle nous oubliait et nous incluait tous deux dans l'abandon de soi, son corps soulevé tout entier contre le mien.

Et dans la nuit funèbre du 17 janvier 2007,

Evy m'a donné à entendre comme un dernier adieu le râle montant de son agonie, sa tête couchée sur mon bras gauche, les yeux soudain grands ouverts – hors du coma – sur l'ailleurs impensable ; ses deux bras se sont levés tout droit au-dessus de moi, puis sont retombés ensemble contre ses flancs immobiles : un élan ultime vers la vie évanescence, avant l'arrêt du souffle sur ses lèvres entrouvertes, et le silence brusque de sa mort, où elle s'engouffrait à mes côtés.

Tels ont été, pour elle comme pour moi, les trois chants d'extase d'Evy, qui ont ordonné, – dans les liens puis dans la coupure des liens – toute sa vie, et assuré la mienne auprès d'elle. Jusqu'à cette nuit d'hiver où le grand silence blanc et noir l'a saisie. Seul son silence m'est resté en propre : c'est là l'ultime présent de l'absence. Comme mon corps par sa danse jadis, dans la jeunesse, mon oreille a été habitée, comblée par le chant de sa bouche désormais muette. J'ai entendu le cri de sa naissance, celui de sa jouissance, et celui de son agonie : comme un nœud, ils se sont liés en un seul chant de vie et d'amour, un seul chant de détresse sans nom.

Tout cela, je l'ai reçu de toi. Mais le plus beau de tes chants, celui dont je me souviens dans le noir, c'est le chant indompté, sans limites, de l'être éclos à l'être dans nos corps enlacés, à la fois réunis et distincts dans l'étreinte. Pour le triple chant de l'existence de celle que j'appelais Evy, – parturition, orgasme, agonie –, pour sa mélodie unique, recueillie dans mes entrailles, absorbée par mon tréfonds, pour tout son être enfui si loin d'ici, je lui dis merci, merci, merci !

Et maintenant, quel *autre* silence dans ma chambre déserte, dès que retombe la nuit.

18-21 octobre 2008

(suite, 2008-2009)

Comme l'a chanté magnifiquement Goethe, « *Wer den Dichter will verstehn, Muß nach Dichter's Lande gehen.* » Quel est pour moi le pays de la poésie ? C'est celui de toute ma vie, à commencer par l'enfance en Alsace, bientôt perdue et dévastée par la guerre.

Il est défendu, édicte le Talmud, de compter sur les miracles. Je ne dois donc forcer ni la main de Dieu, ni la fragilité croissante de mes yeux pour corriger les six cents dernières pages d'épreuves de *Mélancolie solaire* et du *Fin murmure de la lumière* qui sont sous presse. Telle est la théodicée de mon double glaucome.

Dans le livre des *Nombres* (14, v. 21 et 28), Henri Meschonnic traduit *Haï ani* (Vivant moi) par : « Dis vers eux : c'est moi la vie. » On retrouve cette exclamation capitale dans Isaïe et dans Jérémie, avant que Jésus ne l'adopte dans les évangiles. Nous sommes là au cœur de la révélation biblique, qui la distingue de toutes les autres, souvent fascinées par la mort : « Mais tu choisiras la vie pour que tu vives, toi et ta semence. » (*Deut.* 30)

Mes lettres à Evy, je les ai ramenées dans un sac d'hôtel en plastique bleu ciel de Jérusalem à Paris, en octobre 2007. A chaque lettre que je lui écrivais, n'ai-je pas respiré au même instant ma vie entière ? Et elle, en les lisant à travers tant d'années passées ensemble, n'a-t-elle pas respiré toute sa vie à chaque phrase venue de moi, qu'elle lisait en silence ? Ecrire, parler, respirer : vivre.

Selon Alain Ouaknin, le mot théophore *El*, singulier d'*Elohim*, viendrait, lui aussi, comme l'expression *Ehiéh ascher éhiéh* dans l'épiphanie du Buisson ardent, du terme hébreu *Oulai*, peut-être. Abîmes lumineux de la langue d'Israël.

Paradoxe des talents : sans le génie, le talent est tout.

Avec le génie, le talent n'est (presque) rien. Mais à défaut de talent, le génie reste muet, et la beauté sensible demeure mutilée, impotente dans l'ordre du paraître, *hic et nunc*. Il lui faut aussi le talent, pour se manifester pleinement dans l'espace-temps fini de notre monde.

« On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre les hommes et tu l'as emporté. » (*Gn32, 29*)

Ce fragment s'inscrit dans la lutte de Jacob avec l'Ange, qui est en fait une créature mi-divine, mi-démoniaque. Il m'apparaît extrêmement troublant, comme beaucoup de textes dans la Bible, et en même temps exaltant. Au lieu de céder, de régresser, de s'anéantir, de pleurer sur soi, Jacob résiste. Il nous invite à rejeter le renoncement alors que tout nous y pousse. Jacob reçoit ce nouveau nom d' « *Israël* », qui signifie « celui qui a soutenu le combat avec Elohim ». C'est aussi le nom de ses descendants, que nous portons tous aujourd'hui. Et nous recommençons toujours cette histoire. Ce qui me frappe, c'est cette obstination à continuer, à tenir le coup, et par là même à ramener une sorte de rédemption sur l'humanité entière. Il y a là un sens messianique. Que veut dire « tenir jusqu'au bout » ? Ce passage rejoint la parole du Christ dans le Nouveau Testament : « *Celui qui tiendra jusqu'à la fin connaîtra la rédemption* » (*Mt 10, 22*).

Visite au cimetière : si tu veux lire d'une âme égale les éloges gravés rituellement sur la stèle funéraire de certains de nos contemporains, mieux vaut pour toi, – comme pour les défunts, s'il leur en reste une –, ne pas être doué d'une trop bonne mémoire... « Tous les morts sont des saints », s'il faut en croire l'humour

- 19 -



sans limites du Talmud de Babylone. Il est vrai qu'en hébreu, *kadosh* veut dire séparé, inaccessible.

Malgré mon grand âge, et le danger de trébucher en chancelant de temps en temps sur les marches d'escalier abruptes des longs couloirs souterrains, j'aime bien prendre parfois le métro ou le R.E.R. pour aller voir mes éditeurs ou mes amis au centre de Paris. Comme cela, je me mêle encore un peu aux autres morts-vivants, qui hantent de leurs ombres les

transports publics surpeuplés par ces étranges voyageurs, au lieu de me morfondre tout seul entre mes quatre murs parisiens, éternellement dressés l'un contre l'autre, entre la lumière et la nuit.

Beaucoup de gens haïssent le mal par pure jouissance de la haine, plutôt que par amour désintéressé du bien, qui leur semble toujours un peu trop fade.

Daniel vient de faire à mon intention un rapprochement

étonnant entre les mots hébreux *Eth* (moment, époque) et *Aïth* (vautour). L'analogie est d'ordre purement phonétique, sans base étymologique commune. Le moment du mal fond sur nous comme le vautour sur sa proie déjà défaite par le destin.

A part l'amour tempéré par le sens de l'équité, qui seul nous sauve de la rage envieuse, du mensonge, de la comédie sociale perpétuelle, tout le reste n'est qu'illusion en ce bas-monde.

Mélancolie solaire : encore un fragment tardif de mon auto-zoo-biographie.

« On survit à tout, disait ma grand-mère Coralie, sauf à sa propre mort. » Double motif de se réjouir, entre-temps...

J'ai beau ruminer en ce début de ma quatre-vingt-neuvième année : à part la vie humaine qui s'obstine, je n'ai pas encore contracté de maladie mortelle connue. Peut-être juste quelques petits signes de la fameuse difficulté d'être, celle dont souffrait le bon Fontenelle à la veille de ses cent ans, avant que vienne pour lui « le temps de se regretter », comme il disait si joliment avec un long soupir.

(fin octobre 2008 - janvier 2009)

Plus de deux ans après sa mort ma souffrance se creuse et perdure. Ce n'est pas seulement qu'Evy me manque encore chaque jour, que je doive continuer obstinément, selon ma propre nature, à vivre pour moi seul, privé d'elle et de son amour complice de ma vie. Le manque, dit Qohéleth, ne peut pas être compté, il est de l'ordre du mauvais infini. Pour moi, le pire de tout, c'est que toi, ton bel être-au-monde féminin et solaire, la créature terrestre que j'aime *per se*, tu te privés aujourd'hui de toi-même. Le pire, c'est que la personne même d'Evy est détruite,

effacée au milieu du monde qu'elle aimait bravement. Le pire, c'est qu'elle ne peut plus jouir encore pour elle-même de sa propre vie humaine anéantie à jamais. Là se situe à mes yeux le scandale ultime, le tort sans remède, l'inconsolable douleur d'inexister que la mort lui a causé. Ma petite Evy d'antan est perdue pour elle comme pour moi. Métamorphosée depuis deux ans en poussière inerte, réduite au mauvais silence tout au fond de son trou noir, livrée au lourd pourrissoir invisible, sous l'argile et le sable roux du petit cimetière de famille à Bischwiller.

La petite rue des Marronniers de Passy, où je loge désormais au soir de ma vie, peut se targuer d'être devenue depuis plus d'un siècle la rue des Quatre Claude. Presque au coin de la rue Raynouard y demeure toujours l'ethnologue et philosophe Claude Lévi-Strauss, qui vient de fêter ses cent ans. Au milieu de la rue a longtemps habité le dramaturge Claude-André Puget, l'auteur jadis célèbre de *J'ai dix-sept ans* (1938). Son appartement est devenu le nôtre en 1975, et je l'occupe encore. Mais de très loin nous dépasse en réputation à l'autre bout, du côté de la rue de Boulainvilliers, l'illustre bordel de Madame Claude, que fréquentèrent et célébrèrent les personnages les plus en vue de Paris avant la première guerre mondiale. Honneur à nos penseurs, aux poètes et aux dames ! Le grand Hugo l'a dit : je l'ai lu quelque part, jadis, dans un gros livre.

A mon sens, il existe ici-bas dans l'ordre de l'amour et du bien une engeance encore pire en perversité native que celle des « peuples de la terre » païens ou barbares contre lesquels tonne l'Écriture. Ce sont leurs soi-disant élites. Elles constituent partout, à l'état pur, un élixir concentré de la canaillerie universelle. Ceci posé et compris une fois pour toutes, je sais aussi qu'il y a des canailles sympathiques à

tous les niveaux de la société des humains en cette ère infernale, égale en malignité à celles qui l'ont précédée. Tout est donc pour le mieux dans le pire des mondes possibles. Le grand philosophe Pangloss avait-il raison ? A sa manière optimiste, peut-être... Comme nous périrons tous de tristesse ou d'ennui un de ces beaux matins, autant vaut se dire optimiste entre-temps.

Il y a quelques jours à peine, navré puis outré, j'ai vu de mes yeux et entendu sur ma télé l'évêque intégriste anglais Richard Williamson déclarer ce qui suit à la télévision suédoise lors d'un séjour éloquent à Berlin (!), une ou deux semaines avant d'être à nouveau accueilli *ès qualités* par le pape Benoît XVI au sein de l'Eglise catholique dont il avait été excommunié par le pape Jean-Paul II pour de bonnes raisons : les chambres à gaz, sauf preuve du contraire, n'ont jamais existé, tout au plus deux cent ou trois cent mille Juifs ont été tués (par qui, comment, pourquoi) au cours de la seconde guerre mondiale en Europe ; la Shoah n'est qu'un mythe, une invention de la juiverie internationale. Face au tollé provoqué par ces déclarations publiques faites avec un aplomb et un cynisme incroyables, et à la réaction embarrassée du pape bavarois, auquel l'évêque négationniste Williamson a regretté de « faire de la peine », Williamson de retour dans l'Eglise après la levée de son excommunication par le pape, a réitéré ses positions négationnistes, « tant qu'on ne lui apporterait pas la preuve de l'existence des chambres à gaz » et de ses conséquences. Génocide juif, connais pas. Les cinq millions et huit cent mille Juifs, femmes, hommes et enfants, manquant au compte macabre de Monseigneur Williamson ont sans doute pris trop de douches à l'eau de Cologne

concentrée dans les luxueuses salles de bain d'Auschwitz, de Maidanek et de Sobibor.

Parmi ces baigneurs imprudents dont le meurtre a été froidement nié par le pieux évêque Williamson, et la disparition inexplicable passée allègrement chez lui et ses amis par profits et pertes, quarante-trois membres partis en fumée de ma propre famille, originaires comme moi de la communauté juive millénaire d'Alsace.

Le crime monstrueux des nazis est d'une double nature : au meurtre programmé de tous les Juifs d'Europe s'est ajouté l'effacement méthodique des traces de ce meurtre collectif. En coopérant jusqu'à nos jours à cet effacement des traces du crime, Williamson et ses disciples se font les complices actuels de ce double meurtre des Juifs d'Europe. Cet évêque négateur des traces du martyre les assassine lui-même une seconde fois, en étendant sur les victimes muettes l'ombre de son mensonge qui les renvoie au néant définitif, et les prive même de la mémoire de leur agonie dans les générations nouvelles. Le mélange savant et pervers du doute, évidemment simulé, sur la réalité de la Shoah, avec sa négation qui est l'objectif véritable visé par Williamson et ses partisans, – avant comme après la levée de l'excommunication par Benoît XVI –, fait apparaître au grand jour le côté proprement diabolique de leur entreprise obscène. Pour compromettre Benoît XVI aux yeux du monde entier, ils n'auraient pu inventer mieux. Serait-il tombé dans un piège ? Dieu seul sonde les reins et le cœur double des hommes.

En accueillant de nouveau dans sa communion des hommes tels que Richard Williamson, l'Eglise aurait-elle oublié la parole de Jésus dans les Evangiles : « Que ton oui soit un oui, et que ton non soit un non » ? Et sur l'alliance contre nature du mensonge avec le meurtre, Jésus a trouvé, en bon enseignant juif, les mots exacts qui caractérisent un Williamson, comme ceux qui le suivent

ou essaient de l'innocenter :

« Vous avez pour père Satan, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été le meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fond : car il est menteur et le père du mensonge. » (Jean, VIII, v. 44)

Même au Vatican ces paroles-là sont articles de foi, ou devraient l'être encore. Sinon, « *Oï vavoï lanou !* », comme pleurait Jérémie le prophète sur les ruines de Jérusalem...

(9 février 2009)

« Kant, affirme un critique du grand philosophe idéaliste allemand, a les mains pures, mais il n'a pas de mains. » Heureusement pour Kant, dont on peut se demander décemment ce qu'il en aurait fait, s'il en avait eu...

Les appareils de photo et les caméras de cinéma sont les souricières du temps, qu'ils attrapent et qu'ils tuent sur-le-champ, instant par instant, pour mieux les ressusciter, icônes immuables, dans les lourds albums noirs, ou ombres fugitives dans les vieilles salles obscures, qui sont à la fois les paradis perdus nocturnes et les enfers désolés du souvenir. Grâce à eux, la mémoire défaillante donne déjà rendez-vous à chacun de nous dans son au-delà invisible.

L'anagramme d'Israël, c'est sans doute *Shir-El* – le chant (ou la poésie) de Dieu, qui germe dans le triste monde de la prose quotidienne. D'où l'appel prophétique à « mon serviteur dont le nom est germe » (*Zacharie*, 3, 8 et 6, 12).

(25 mars 2009)

La mort est un endroit où l'on ne doit pas manger

beaucoup de chocolat au lait truffé de noisettes savoureuses. Peut-être y grignote-t-on seulement, pour passer d'une éternité à l'autre, un mince carreau de chocolat amer d'un noir intense ? « Après un infarctus fatal, m'a confié pour me rassurer mon cardiologue céleste, c'est le meilleur moyen de faire chuter le taux de mauvais cholestérol. »

(30-31 mars 2009)

Selon le droit canon pur et dur, la moindre petite copulation commise hors des liens sacrés du mariage serait un acte peccable et strictement délice(c)tueux. Braves jeunes gens pieux, si votre lit est prêt, vivement que vienne la nuit de noces !

Encore neuf bons mois de grossesse extra-utérine, et j'entrerai tout nu dans ma quatre-vingt-dixième année de présence sur terre. Hélas, *Erde rift*, nous murmurait Rilke au crépuscule. Alors, joyeux anniversaire ?

(3 avril 2009)

Grave réflexion philosophique notée en rentrant de ma tournée à Seebach en Alsace, dans l'Outre-Forêt, le 19 avril : à leur retour de voyage, les morts, eux, ne sont pas obligés de laver leur linge sale. C'est là le grand avantage qu'ils ont sur les vivants. Tandis que moi, j'ai dû passer la moitié de ma matinée à faire la lessive : chaussettes, caleçons, sous-chemises et chemises... Les vieux veufs, au boulot !

22 avril 2009

Du temps où j'étais encore un être humain à part entière, – c'est-à-dire nous deux, toi et moi, « comme un » – c'était comme si l'espace ensoleillé de toute la terre, sous sa coupole bleu-de-roi, envahissait nos yeux du matin jusqu'à la tombée de la nuit :

« *Vayèlkhou shenèibem ya'hdau* » ; « et ils allèrent tous deux, comme un », jusqu'au bûcher (*Genèse 22, 9*). Depuis, je vis ici, dans la pénombre, comme un zombie. En sursis de l'abîme.

6 mai 2009

Selon le midrash talmudique, Grâce et Rigueur, les deux chérubins aux ailes déployées qui se font face, dressés sur l'arche d'alliance au temple de Jérusalem sont aussi le père et le fils, l'homme et la femme, et même deux compagnons d'étude de la Torah de Moïse, qui discutent en tête-à-tête à l'école des sages.

Mon maître et ami Manitou (Léon Ashkenazi) nous avait appris que le mot hébreu *'hokhmah*, la sagesse, devait s'ouvrir par le milieu, comme on fend une coquille de noix, pour donner à entendre son sens caché. Le mot ainsi divisé nous livre par métathèse sa substantifique moelle : *koa'h / mah* ; la force du quoi, du questionnement (*mah* signifiant *quoi*) ; voilà, contrairement à la certitude close pieusement sur elle-même, le vrai fond de la sagesse.

Comme chacun le sait, Dieu, écrivant de droite à gauche, a créé le monde à partir de la lettre hébraïque *Beth*, – la deuxième de l'alphabet, qui signifie à la fois la maison (*Baïth*) et la dualité conflictuelle de l'univers. Or, que désire chaque homme, à titre individuel ? « C'est pour moi que le monde a été créé. » A partir du *Beth* de *Bereschith*, par lequel s'inaugurent à la fois le livre de la *Genèse* et celui du cosmos. Observons que la lettre *Beth*, l'initiale de la Création, s'écrit fermée sur trois côtés, close vers le haut (le ciel), vers le bas (la terre) et vers la droite (le temps et l'écrit déjà passés). *Beth*, en hébreu, ne s'ouvre qu'à gauche,

vers ce qui n'est pas encore ni écrit ni vécu. *Beth* porte l'avenir de chacun : « C'est donc pour moi que le monde a été créé ! »

En quatre mots terribles, Primo Levi résume pour nous le sens ultime qu'il retire de son expérience de la Shoah : ce qu'il a appris là-bas, à Auschwitz, « c'est la honte d'être humain ». Cette leçon s'applique toujours et partout, hier comme aujourd'hui. Pour ceux qui viennent après lui, tel est donc le commencement de la rédemption...

15 mai 2009

En dialecte judéo-alsacien rural, on disait d'une femme enceinte, en écoutant celles qui, au vu des mauvaises langues, ne le sont qu'à demi : madame Lévy, ou Madame Blum, est de nouveau *battèrschèn*. Ce mot composite vient de l'hébreu classique *bath* (fille), de *héraïone* (dérivé de *har*, une montagne), le terme clinique qui signifie grossesse, et de *schèn*, une dent. Etre enceinte, en judéo-alsacien, revenait tout bonnement à être grosse comme une montagne qui vous arrive jusqu'aux dents... Dire que les gens de la ville ont laissé disparaître, depuis mon enfance lointaine, une langue biblique aussi originale que forte !

Le malheur d'autrui ne rend bons que ceux qui le sont déjà.

Maintenant, qui se tient debout pour moi derrière la porte close ?

Seul le silence se tient toujours derrière la porte.

Qu'elle soit ouverte ou fermée, qu'importe !

24 mai 2009

Si je ne suis pas encore au bout du rouleau, c'est parce qu'il n'y a même pas de rouleau. Voilà mon secret. Pour l'instant du moins.

Sans une bouche, plus besoin de brosse à dents : tel est peut-être le vrai mot de la fin.

5 juin 2009

Une parole faite de silence monte, en chacun de nous, du plus intime noyau de nous-mêmes, pour nous dire : « Je suis présent sans intermédiaire en tout homme, en toute femme. Si l'un ou l'autre d'entre vous porte la main, ou guide la main complaisante d'autrui sur un être humain pour le tuer, je lui en ferai rendre compte devant moi-même, en lui infligeant l'angoisse jointe à une tristesse sans bornes, à jamais. Car ce jour-ci, qui est chaque jour, je gracie le bienveillant avec sa grâce, et je tourmente le bourreau par son tourment. Châtié ou impuni, le meurtrier de son frère se venge sur son propre être de la malveillance qui l'habite. Aucun mortel n'échappe à soi-même en son tréfonds qui est à la fois moi et lui, présent dès avant le commencement, et présent après le temps du monde que j'ai créé en le tirant hors de mon abîme. Pour vous tous, l'unique recours est dans ma charité. Peut-être. »

7 juin 2009

Rêve-éclair en somnolant dans l'avion qui nous ramène de Milan à Paris-Orly après le colloque consacré à la figure de Jacob dans la littérature française à Gargnano, sur les rives du lac de Garde, entre le 11 et le 13 juin 2009. Dans ce rêve, à la sortie de l'avion je me retrouve debout, après la descente sur la passerelle, dans un couloir métallique vitré de l'aéroport qui se scinde en deux branches. Devant moi, j'aperçois alors Evy, vue de dos, avec ses beaux cheveux bouclés, qui prend tout à coup le chemin de gauche. Je l'appelle, mais en vain, elle a déjà disparu là-bas, quelque part, happée au fond du long corridor sinistre et obscur. Je reste seul, cloué sur place, au croisement des deux voies. Réveil brutal dans l'avion

en plein vol.

13 juin 2009

D'exil en exil se conquiert la patrie, qui n'est que le temps de la plus grande errance.

Nuit du 6 au 7 juillet 2009

« Je n'ai donc pas commencé par le déchirement, mais par la plénitude. » (Albert Camus)

La mort n'est pas l'état idéal pour corriger mes épreuves d'imprimerie, en vue de la prochaine édition de *L'Extase et l'errance*. Dans l'au-delà, ces épreuves-là aussi seront terminées une fois pour toutes. Titre possible de toute œuvre littéraire passée et future : *Dans l'isolement...*

Au paradis terrestre, Dieu ne demande pas à Adam : « Où es-tu ? », mais : « D'où es-tu ? *Ayekha* ? », — d'où viens-tu, et où vas-tu ? Cela change radicalement le sens de la question que pose le Créateur sur le lieu d'origine et l'orientation de l'homme dans le temps à venir.

Il faut refuser la crémation pour ne pas vexer Maître Corbeau, (*Orev*, l'oiseau du soir), qui montra doctement à Adam et Eve comment enfouir Abel assassiné par Caïn son frère.

Adonai ne demande pas seulement à l'homme de « l'aimer de tout son cœur », mais « de tous ses cœurs », le cœur de gauche comme celui de droite, le cœur de la nuit et celui du jour :

« *be kol levavekha* ». (*Dent.* VI, 4-9)

Car le cœur de l'homme est double.

22 juillet 2009

- 25 -

Numéro 1

2010